
Jean Métellus. *Les dieux pèlerins.* Poèmes. Paris: Les Éditions Nouvelles du Sud, 1997. 158 pages.

Ce dernier recueil d'un grand écrivain haïtien connu pour avoir publié une dizaine de livres de poésie, huit romans, trois pièces de théâtre, des essais... poursuit son souffle engagé dans une facture poétique qui relève de plus en plus de l'épique. Une épopée donc qui traque non seulement "l'imprévisible" comme l'affirme son préfacier Claude Mouchard, mais aussi et surtout les injustices et les avatars de l'histoire. La voix de Métellus est forte de ses convictions inébranlables ainsi que de ses vérités incontournables. Le titre indique déjà les enjeux où ce ne sont plus les hommes qui marchent pèlerins à la recherche d'une vérité divine, mais les Dieux eux-mêmes qui prennent la route pour essayer de comprendre les dilemmes, pour ne pas dire les misères où ils ont placé les humains.

Pèlerinage dans le mystère qui "ressuscite l'éternité." "L'homme est un désert" (p. 34) nous dit Métellus, son espace est infini malgré ses crispations devant le silence. Et que fait la prière si elle ne calme pas "les blessures vives de l'enfance" (p. 35)? La marche s'instaure pour traquer la parole qui puisse éteindre la soif d'absolue et en même temps rompre la solitude en trouvant des palliatifs qui ne soient pas de gestes répertoriés. Pour le poète, nous sommes arrivés au point de non retour, car "il faut être Dieu pour se soucier des autres" (p. 39).

A l'ombre de la mémoire, la quête se poursuit dans ce "plaisir des mots [qui] débusque les décombres"(p.66). Et heureusement que l'homme exploite cette mine de souvenirs, ce "Feu caché du rêve" dans l'espoir de ranimer les désirs et les étreintes. Juste pour l'amour de retracer les "Empreintes". Ainsi le poète invoque les origines, la mémoire "scélérate" qui lui vole son sommeil: "Venez à mon secours, Dieux d'Afrique / Les heures passent sans laisser d'empreinte" (p. 81).

C'est le retour à l'origine des origines, au Dieu africain, Ogoun invoqué par Wole Soyinka entre autre, poète nigérian prix Nobel de littérature. Ogoun, cet "Inventeur de magies éternelles" dont la vigie lui "apprenait l'enlèvement de Toussaint" (p.82) est la fierté du peuple noir puisque c'est le forgeron, guérisseur et constructeur de toute une cosmogonie à partir des entrailles de la terre jusqu'aux cendres que les orages imprévisibles ressuscitent. Je ne peux résister à citer ce passage où sous la plume de Métellus, il se définit ainsi:

*Je suis, dit Ogoun
Le mont de la boue, de la perdition, de la curiosité*

*Je n'étais pas seulement le dieu de la terre d'Haïti
J'étais le dieu des océans, le grand mage
J'ai aveuglé les jours
Pour geler dans la mort le souffle de vos ennemis
J'étais un dieu hybride
Aujourd'hui depuis que votre âme est chrétienne
Vos connaissances scientifiques, vos stratégies importées
Vous m'avez coiffé d'un Dieu omnipotent
Vous vous détournez de moi (p. 84-85)*

Tragique conversion qui dénature et fait disparaître l'essentiel. Un nouveau masque est superposé et Ogoun n'est qu'un "murmure du passé." Dans une poésie extrêmement riche, lyrique et forcenée, Métellus recrée magistralement cette "langue de feu" qu'Ogoun avait mis en place et qui a été déplacée. Retour à la mémoire collective symbolisée par ce seul héraut des Antilles, même si la voix divine de l'origine a été répudiée et remplacée par la félonie du masque.

Nous savons aussi qu'Ogoun est le dieu de la création, un tourneur et détourneur de feu et de lumière comme le poète. Métellus s'acharne à recréer l'authenticité de sa voix malgré le désespoir et les mauvais esprits qui minent son peuple. Il nous fournit ici une méditation des plus brûlantes et des plus actuelles sur la vie et sur la mort, sur cet entre-deux qui est une véritable sortie des enfers. Marche victorieuse des ancêtres qui fournit aux Antilles, ce "Sol hanté par le verbe" (p.96), la foi d'une parole qui a la "force du Bois Caïman."

Ogoun est aussi "le dieu de la danse et des sens / Le dieu des tropiques, au front rouge, aux yeux de feu" (p. 102). C'est lui qui redonne au poète sa voix et son chant. Dans ce recueil, le poète devient le semeur souverain des rythmes mouvants et émouvants, l'irrigateur des âmes perdues afin de leur rendre le parfum de leur souffle, leur dignité.

Métellus fait marcher les Dieux pour qu'ils aillent en pèlerinage de l'Homme, particulièrement de l'homme piétiné et écrasé, perdu dans les dédales des discours de prêcheurs de mauvais alois. Alerte qu'il donne aux Dieux de l'origine pour que l'itinéraire dicté des "folies illustres" ne soit pas celui du désespoir. Métellus insiste pour que la voix du poète soit respectée et nous ne pouvons que le prendre à la lettre. Chacune de ses constatations est tout un programme qui nous fait réfléchir sur notre condition et sur l'altérité:

*Je demanderai à Dieu pourquoi tant m'exposer
Pourquoi affliger la réalité de tant de démence*

Pourquoi la croix est l'avenir de l'homme? (p. 113)

A ces questions lancinantes et essentielles, Métellus nous donne un hymne mystérieux aux mots de la tribu qui fortifient l'âme. Sa poésie dénonce tous les interdits, toutes les démenances pour ne propulser devant nous que la joie de "l'essence de l'innocence". Ainsi l'on peut dire que ses mots "respirent le parfum de la vie sur les cendres des ossuaires" (p. 119). Ce recueil est donc un appel des profondeurs pour une marche méditative sur les conditions d'une humanité en quête d'un salut caractérisé. A ce titre, il faut le lire, absolument.

Hédi Bouraoui
Université York

Joël Des Rosiers. *Théories caraïbes: poétique du déracinement.* Montréal: Triptyque, 1996. 226 pages.

Poète et homme de lettres, Joël Des Rosiers n'a guère besoin d'être présenté. Mais à travers cette oeuvre, *Théories caraïbes: poétique du déracinement*, on le découvre davantage. Dans son effort constant de faire une oeuvre de synthèse, non seulement de ses lectures et de sa culture mais aussi de l'imaginaire et des sciences, dans le sens premier du terme, l'auteur réussit un pari difficile à gagner. C'est grâce à son identité multiple, qui ne peut se définir d'ailleurs que par une perpétuelle quête identitaire, qu'il arrive à établir le rapport entre fiction et science, à réunir, harmonieusement, les éléments constitutifs, pourtant disparates, d'une oeuvre maîtresse que le sous-titre désigne mieux que le titre. Dans cet essai, l'auteur tente de déceler dans l'activité littéraire, et dans la langue même, les manifestations du déracinement en rapport étroit avec "l'ex-île." En partant de la problématique du déracinement ayant pour corollaire l'hybridité dans un monde moderne devenu "lieu de brassage" culturel et racial, il élabore "des théories" qui, tout en se voulant "caraïbes," prétendent à l'universalité. Par une analyse à la fois logique et psychanalytique, Des Rosiers trace "la hantises des origines" qui caractérise les oeuvres littéraires à travers le temps et l'espace, pour nous démontrer enfin qu'un lien étroit unit la science à la fiction: "Historiquement," nous dit-il, "la langue de la science fut poétique" (6). Face à ce dilemme qui condamne "l'écrivain d'exil" à faire de littérature "un conte de faits," il préfère plutôt faire de la science même un conte de fées: une fiction. Rien n'illustre mieux d'ailleurs le rapport entre science et fiction que la créativité de Des Rosiers lui-même: le médecin-écrivain,